

L'imaginaire chez Ibn Arabi et William Blake

Rabia MIMOUNE
Professeur, Institut de Philosophie

Né en Andalousie et ayant vécu dans plusieurs contrées du Monde Musulman entre le 12^e et le 13^e siècle, c'est-à-dire à une période où celui-ci commençait à connaître le déclin sous toutes ses formes, Mohieddine Ibn Arabi n'a rien à voir, si nous considérons superficiellement notre sujet, avec W. Blake qui a vécu en Angleterre, entre le 18^e et le 19^e siècle, c'est-à-dire à une période où celle-ci vivait déjà la révolution industrielle, et dominait sur de vastes régions du monde. Entre l'un et l'autre auteurs, les ponts semblent coupés, car tout semble les séparer : le temps, le lieu, la langue, la culture et la religion.

Cependant, si nous considérons leurs vies et leurs œuvres, nous nous apercevons facilement que les choses qui les rapprochent sont plus importantes que celles qui les séparent. Nous nous apercevons qu'ils se rejoignent, que chacun d'eux est comme *l'alter ego* de l'autre, en un sens, ou celui qui pourrait nous aider à le comprendre et à l'apprécier dans sa vraie dimension.

En effet, comme le *Coran* pour Ibn Arabi ⁽¹⁾, la *Bible* était pour William Blake, une source intarissable où il ne cessait de puiser les sujets de sa poésie autant que ceux de ses gravures ⁽²⁾.

En outre, chacun d'eux affirme d'une part que c'est sous la dictée d'un être céleste ou de Dieu qu'il écrit son œuvre, et affirme d'autre part, que sans imagination, il n'est point possible de saisir l'essence des choses ou de trouver aux problèmes qui se posent des solutions adéquates.

Aussi est-ce en toute simplicité et avec beaucoup d'assurance, que chacun d'eux parle de cette imagination, des visions qu'elle lui permet d'avoir, du monde où elle l'introduit, des discussions qu'il a eues avec Satan, tel homme, tel saint, tel prophète ou tel ange, autant que de tous les sujets dont il traite.

Les textes qui appuient ce que nous affirmons sont nombreux chez les deux auteurs et montrent largement combien l'imagination joue un rôle prépondérant dans la conduite de leurs vies, dans leurs spéculations ou dans leurs manières de dire ce qu'ils pensent.

En effet, les deux sont poètes, et c'est en poètes qu'ils développent leurs idées, même si l'un fait appel, en plus de la poésie, à la prose, et l'autre à l'art de la gravure.

Ils sont tous les deux, aussi, des visionnaires auxquels ce qui est caché se manifeste à travers l'apparent, d'une manière froide ou instantanée.

— *"Il sera pendu ! Il sera pendu !"*, dit W. Blake, enfant, à son père pour lui expliquer pourquoi il refuse de suivre les cours du peintre Ryland chez lequel il l'avait emmené pour se perfectionner, et, 12 ans après, le peintre Ryland fut pendu pour avoir détourné des fonds de la compagnie des Indes ⁽³⁾.

— *"Hier, j'ai vu Milton. Il m'a parlé, et, à mon tour, j'ai essayé de lui dire qu'il avait tort, mais ce fut en vain"*, dit-il encore ⁽⁴⁾, sûr de lui-même, autant que Ibn Arabi lorsqu'il relate comment la Sourate "Yasin" (Chapitre XXXVI du *Coran*) s'est présentée à lui, alors qu'il était malade, ou bien comment El Khedr (compagnon de Moïse dans la Sourate XVIII, versets 59-82) vient vers lui, marchant sur l'eau de la mer pour l'édifier et le conseiller ⁽⁵⁾.

— *"J'ai écrit ce poème, dit William Blake, au sujet de "Jérusalem" directement sous la dictée. [...] Je n'ose prétendre être autre chose que le secrétaire, les acteurs sont dans l'éternité"* ⁽⁶⁾.

Et Ibn Arabi affirme la même chose lorsqu'il dit qu'il a écrit chaque lettre de son grand livre *"Les Fontouhāt"* (Les conquêtes spirituelles de la Mecque) sous dictée divine". ⁽⁷⁾.

— *"Les prophètes Isaïe et Echéel dinaient avec moi, et je leur demandais comment ils pouvaient avec tant d'assurance affirmer que Dieu leur avait parlé"* ⁽⁸⁾, dit Blake, et Ibn Arabi n'hésite pas à parler de ses rencontres avec Adam, Jean, Joseph, Hénoc, Aron, Moïse, Abraham... lors de son ascension au ciel, en imagination ⁽⁹⁾.

S'agissant de celle-ci, Ibn Arabi affirme qu'elle est une faculté qui se situe entre la raison et la sensibilité. Subtilisant le sensible, et donnant corps au spirituel, elle est l'être le plus grand que la puissance divine a créé ⁽¹⁰⁾.

Quant à W. Blake, il la considère comme le corps divin que nous avons crucifié en nous :

"Imagination humaine, O Corps divin que j'ai crucifié ! Je me suis détourné de toi pour les déserts de la loi morale", dit-il dans *Jérusalem* ⁽¹¹⁾.

Comme nous le voyons, Ibn Arabi et W. Blake convergent l'un vers l'autre, disent la même chose, ont les mêmes idées, et se meuvent dans un même monde, même si celui-ci porte un cachet chrétien pour l'un et un cachet islamique pour l'autre.

Ce sont, par ailleurs, deux hommes qui vivent dans notre monde, mais avec des yeux toujours braqués sur un monde particulier qu'ils sont seuls à connaître et à pouvoir expliquer.

Sujets à des phénomènes psychiques extraordinaires "leurs yeux plongeaient", selon l'expression de Ibn Arabi, "plus loin que le monde visible" ⁽¹²⁾.

Certes, leur savoir immense couvre toutes les disciplines de leurs temps, mais aucune de ces disciplines ne les empêche d'aller au-delà de ce qu'elle enseigne, comme aucune chose ne les arrête dans leur contemplation mais les conduit toujours à voir dans le symbole quel est le symbolisé vers lequel elle oriente.

D'ailleurs, si nous méditons seulement sur les titres de leurs ouvrages, nous observons dès l'abord qu'ils font tous penser au mouvement, au passage, à l'élan, à

l'ivresse, au féérique, bref à l'imaginaire : *"Les Conquêtes spirituelles de la Mecque"*, *"Les gemmes de la sagesse"*, *"La Construction des cercles"*, *"L'interprète des désirs ardents"* sont des titres d'ouvrages de Ibn Arabi. *"Jéru-salem"*, *"Le Mariage du ciel et de l'Enfer"*, *"L'évangile éternel"*, *"Les Chants d'Innocence"*, ou *"d'Expérience"* sont des titres de poèmes de W. Blake.

Dans tous ces titres, l'imagination apparaît avec force. Elle ne se laisse pas deviner.

En effet, elle domine, chez les deux auteurs, marque leurs œuvres, et commande leurs spéculations.

Aussi devons-nous comprendre ce qu'elle est pour eux, et voir jusqu'où elle les mène : est-ce vers un imaginaire sans consistance et sans suite, ou bien est-ce vers une vision ou une idéologie au sens propre du mot, que nous devons adopter pour considérer le réel, et à laquelle nous devons revenir pour juger notre réalité, et la redresser, s'il le faut, afin qu'elle soit la réalité qui doit être.

Nous savons que pour les philosophes du 17^e siècle, l'imagination est, d'une manière générale, un moindre être, ou un manque de la connaissance. Ayant pour fonction de créer l'apparence, elle est, pour ces philosophes, un tissu de représentations confuses. Par ailleurs, nous savons que, pour Kant, l'imagination est, selon ses textes les plus cités, la faculté fondamentale de l'âme qui sert à prioris de principe à toute connaissance dans la mesure où c'est elle qui accorde la sensibilité et l'entendement.

Pour Ibn Arabi et William Blake, par contre, elle est une faculté qui, même liée aux sens, dépasse la raison d'une part, et peut nous faire saisir l'essence des choses plus que cette dernière, d'autre part. Aussi pourrions-nous dire qu'elle est, pour eux, la faculté cognitive suprême.

— *"Je ne veux pas raisonner et comparer
Mon travail est de créer
Rejeter la démonstration rationnelle
Ecarter de la poésie tout ce qui n'est pas inspiration
Afin que l'on n'ose pas se moquer plus longtemps
En l'accusant de folie"*⁽¹³⁾.

dit William Blake.

— *"Seul, peut prétendre à la vraie connaissance celui qui accède au niveau de l'imagination"*⁽¹⁴⁾. *"Faculté se situant entre la raison et la sensibilité"*⁽¹⁵⁾, *"elle a un grand pouvoir sur la nature, bien qu'elle soit de la nature"*⁽¹⁶⁾ et *"mérite plus que n'importe quel être lumineux le nom de lumière"*⁽¹⁷⁾, *car sa lumière permet de percevoir les êtres, non pas tels qu'ils se manifestent seulement mais aussi en tant qu'épiphanies divines"*⁽¹⁸⁾ dit Ibn Arabi.

En effet, elle est, selon lui, la faculté qui distingue plus ou moins les prophètes, les saints, les gens parfaits, ou ceux qui reconnaissent qu'ils se trompent lorsqu'ils se trompent⁽¹⁹⁾.

Active, en outre, elle leur révèle dans le monde auquel elle introduit, ou le monde des idées-images, la réalité profonde et permanente de chaque chose que *"nous voyons réfléchi dans ce miroir organique de la nature"*, selon W. Blake⁽²⁰⁾.

Créatrice, enfin, elle est comme la création elle-même, théophanique⁽²¹⁾, car elle est *"un moment, un instant de cette imagination divine qui est l'univers, lequel*

est lui-même l'ensemble de la théophanie, bien qu'elle soit l'imagination qui imagine en tant qu'imagination active⁽²³⁾.

Aussi pourrions-nous dire que "chacune de nos imaginations est un instant d'entre les instants théophaniques"⁽²⁴⁾ "une récurrence de cette création dont elle porte en elle-même et exprime la nature"⁽²⁵⁾.

D'ailleurs, si nous tenons compte de ce que nous pouvons comprendre pourquoi Ibn Arabi et William Blake affirment qu'ils voient les choses dans leur vérité, au-delà de leurs apparences et s'opposent, comme par nature, aux idées de leurs temps et de leurs milieux.

En effet, pour les deux auteurs, ce n'est pas avec la raison qui est un lien selon le sens étymologique du mot en Arabe que nous pouvons tout comprendre, mais avec l'imagination qui n'a rien à avoir selon eux "[ni] avec la fantaisie profane ou non, [ni] avec l'organe à sécréter un imaginaire identifié à de l'irréel, ni même avec ce que nous considérons comme l'organe de la création artistique"⁽²⁶⁾.

Intermédiaire situé entre le monde du mystère et le monde de la visibilité, elle leur permet d'accéder au plan de l'être et de la conscience où les incorporels du monde du mystère se "corporalisent [...], et où, réciproquement, les choses naturelles sensibles se spiritualisent, c'est-à-dire le lieu d'apparition des êtres spirituels, Anges et Esprits, là où se rencontrent, pour éclore en figures personnelles, les purs concepts et les données sensibles, autant que le lieu où s'accomplissent toutes les histoires divines"⁽²⁷⁾.

Imagination dans l'imagination divine qu'est l'être manifesté, elle leur permet, en outre, de saisir le sens dissimulé par les apparences⁽²⁸⁾ et les place dans "un monde de gnosés et de symboles [que l'expérience réalisatrice qu'ils suggèrent, sans la définir], projette en quelque sorte dans l'existence"⁽²⁹⁾.

Certes, ils n'arrivent pas en suivant cette voie à créer des systèmes philosophiques en eux-mêmes, mais des visions des choses auxquelles la cohérence est assurée par l'incessante vérification de la démarche spirituelle qui leur est propre⁽³⁰⁾. D'ailleurs, si nous revenons à ce qu'ils disent sur l'homme ou la création, nous ne tardons pas à voir que l'entreprise de Ibn Arabi, autant que celle de W. Blake est bien l'entreprise dont rêvèrent "leurs successeurs du grand Romantisme allemand, les Novalis et les Fichte, autant que celle qu'ils chantèrent selon des modes parfois étrangement consonnants aux pages les plus suggestives. des Fontouhāt"⁽³¹⁾.

En effet, l'imagination dont parlent Ibn Arabi et W. Blake est une imagination supérieure qui se manifeste dans les grandes ambitions de l'homme comme une lumière qui peut l'éclairer pour les réaliser, aussi est-elle une faculté que nous pouvons mieux concevoir si nous considérons, par exemple, ses rapports avec le rêve, l'amour, ou le savoir, qu'elle marque du sceau de l'authenticité et de la transcendance, selon Ibn Arabi.

Pour celui-ci, c'est bien l'imagination qui nous révèle, pendant le rêve, ce qui est ou a lieu, ce qui a été ou a eu lieu, ce qui va être ou avoir lieu, dans sa vérité, lorsqu'elle revient à son armoire pour voir ce qui s'y cache, soit directement comme dans le rêve évident, soit indirectement comme dans le rêve symbolique qu'il faut interpréter⁽³²⁾.

C'est elle, aussi, qui voit à l'état de veille ce que les apparences signifient et permettent de prédire bien avant qu'il ne se réalise, ainsi que Blake qui a prédit la

mort de Ryland lorsqu'il l'a vu pour la première fois, l'illustre⁽³³⁾, car elle saisit, avec son œil, l'objet qu'elle perçoit, non pas dans un état d'isolement et de fixité comme l'œil des sens, mais en train de devenir, de changer, de se métamorphoser dans l'instant, en tant que lui-même, dans la totalité de son être.

Par ailleurs, c'est l'imagination qui fait que le progrès est possible dans les techniques, les sciences, les arts, et l'approche des grands problèmes de l'homme, ainsi que Ibn Arabi le montre, en parlant de l'invention dans certains de ses textes. Traitant de la causalité, par exemple, Ibn Arabi l'affirme avec force, et estime qu'il n'y a que l'ignorant qui puisse la nier⁽³⁴⁾. Cependant, comme il la considère aussi, non pas en tant que fait isolé, ou en fonction de son effet proche, mais dans le cadre d'un agencement universel où tout se tient et se présente en tant que cause et effet en même temps, il donne l'impression de la nier ou de se contredire, alors qu'il n'en est rien, car il ne fait que passer, en développant ses idées sur ce qu'elle est, d'une vision avec l'œil des sens à une vision avec l'œil de l'imagination⁽³⁵⁾.

En effet, l'imagination, selon Ibn Arabi, nous donne des choses ou des êtres, une image totale, concrète, et libératrice qui nous permet de communier avec nous-mêmes et le réel qui nous entoure dans une plénitude parfaite. Saisissant le fond des choses en tant que créatrice, c'est par elle et à travers elle que l'être manifesté devient, pour nous, transparence et symbole⁽³⁶⁾.

Nous pouvons nous en rendre compte en méditant sur le rôle qu'elle joue dans l'amour. Pour Ibn Arabi, l'amour du "*fou de Leila*" pour Leila est un amour aliénant dans la mesure où l'imagination, en l'amplifiant, détache le fou de l'aimée, l'efface de son esprit, et l'amène à poursuivre une image totalement imaginaire sans lien avec la réalité⁽³⁷⁾.

En effet, ce n'est pas Leila qui investit l'être intérieur du fou, mais une certaine image d'une certaine Leila, obsessionnelle et envoûtante parce que plus suave et plus belle que ce que Leila est réellement et physiquement. Aussi est-il possible de dire que le fou aimait, non pas Leila, mais une création de son imagination qu'il ne cessait de réclamer mais qu'il n'arrivait jamais à saisir parce qu'elle n'était qu'un pur imaginaire, entièrement détaché de son support, absolutisé et tenant lieu, pour lui, de la vraie réalité. Or, comme l'imaginaire ne peut se substituer au réel, il ne peut que mener, celui qui en devient prisonnier, vers la dérive...

En effet, le "*fou de Leila*" ne tenait pas à rencontrer Leila. Au contraire, il se détournait d'elle lorsqu'elle se présentait objectivement à lui, et l'invitait purement et simplement à le laisser pour ne pas l'empêcher de voir Leila, la vraie, c'est-à-dire l'image présente à son esprit⁽³⁹⁾. Celle-ci était tout pour lui. Quant à son amour, il n'était rien d'autre que l'amour d'un amour qui ne s'est pas fixé sur l'être de la personne qui l'a provoqué, un amour déviant, sans racines et sans sol, exclusif de tout, sauf de lui-même, et empêchant de voir, dans l'être de l'aimée, l'être recherché et sollicité.

Aussi est-ce un amour qui diffère largement de celui que Ibn Arabi vouait à "*Nidam 'Ayn Al-Shams Wa'l-Baha*" (Harmonia, Œil du Soleil et de la Beauté), dans la mesure où l'imagination chez Ibn Arabi ne se détourne pas du réel, mais le sollicite en tant que théophanie divine et le vise, même inconsciemment, pour le saisir dans sa vraie dimension d'une part, et pour communier avec ce qu'il est dans sa nature profonde, d'autre part.

Pour Ibn Arabi, "*Nidam*" existe réellement. Elle est l'être aimé qu'il sollicite, en tant que tel, dans la réalité, comme en imagination. Quant à son amour pour elle,

il n'est pas pour son image, mais pour sa personne. Aussi est-ce un amour enrichissant et libérateur, généreux et ouvert à travers l'être de l'aimée à toutes les formes de l'être. En effet, l'amour où l'imagination, active et créatrice, joue son rôle, assure au sujet, selon Ibn Arabi, une plénitude à la mesure de la totalité des êtres où l'aimée, qui en fait partie, rayonne.

Or, comme tous les êtres sont dignes d'être aimés, pour Ibn Arabi, autant que pour William Blake, car ils sont, selon Ibn Arabi, comme le miroir dans lequel Dieu se révèle à nous, d'une certaine manière, afin que nous soyons à lui, par la contemplation, la réflexion, le savoir, la raison, la foi, l'évocation, l'écoute et l'acte, nous pouvons dire que l'amour est, aussi, pour toutes les formes de l'être autant que pour l'Être qui est au-dessus de tous les êtres ⁽⁴⁰⁾.

D'ailleurs, c'est en tenant compte du caractère divin de cet amour pour les deux grands mystiques que nous pouvons comprendre pourquoi leurs œuvres vont à l'encontre des idées de leurs temps et de leurs milieux.

Nous pouvons comprendre, aussi, pourquoi la révolte, chez eux, est de règle contre toutes les formes d'oppression qui enchaînent l'homme ou l'avilissent. Calme et sereine chez Ibn Arabi, violente et virulente chez W. Blake, celle-ci est une révolte de l'imagination créatrice contre la raison froide, et de l'humain contre l'inhumain. En effet, c'est pour l'homme qu'a lieu leur révolte pour la religion authentique contre la religion des faux religieux, ceux qui courent après les honneurs, sous-estiment les gens, sont comme des loups, ont le cœur trouble et interprètent les textes sur commande, selon Ibn Arabi ⁽⁴¹⁾, ou bien ceux qui construisent, avec les briques de la loi, des prisons, et avec les briques de la religion, des [maisons closes], selon W. Blake ⁽⁴²⁾.

C'est pour l'homme, aussi, qu'a lieu leur révolte pour "le joueur [et] la prostituée qu'autorise l'état honteux" ⁽⁴³⁾, contre les haillons du mendiant, ou le soupir du soldat malheureux ⁽⁴⁴⁾.

Il en est de même de leur révolte contre l'avilissement de l'amour, ou pour la transcendance de la sexualité. "Celui qui aime pour la seule volupté, c'est-à-dire qui aime le support de la volupté, la femme, reste inconscient de ce dont il s'agit" ⁽⁴⁵⁾, dit Ibn Arabi, car la femme n'est pas, selon lui, dans sa féminité, mais, comme l'homme, dans son humanité.

Quant à W. Blake, c'est avec conviction qu'il s'élève contre ceux qui saccagent les fleurs, les près et les bosquets du jardin d'amour ⁽⁴⁶⁾ lient de ronces les désirs et les joies de l'homme, ou réduisent le libre Amour en esclavage ⁽⁴⁷⁾.

Aussi est-ce pour une vision adéquate des choses, une société juste et harmonieuse, et une humanité parfaite qu'ils luttent sans discontinuer. L'inhumain leur faisait horreur, et c'est avec virulence qu'ils le dénoncent quelle que soit sa forme.

"Est-ce une chose sainte, la misère, qu'un pays riche et prospère, pourtant, fait supporter à ses petits enfants. Nourris d'une main froide et usurière" ⁽⁴⁸⁾ dit William Blake dans un chant de charité et aussi de révolte.

Quant à Ibn Arabi, il ne manque jamais lorsque l'occasion lui est offerte, de rappeler aux princes leurs devoirs, ou de protester contre leurs abus ⁽⁴⁹⁾.

Animés par un amour qui jaillit, chez eux, des profondeurs de l'être, et commande tous leurs actes, Ibn Arabi et William Blake se comportent, dans notre monde, comme deux hommes œuvrant, sous les lumières du Transcendant, pour un monde meilleur et une humanité parfaite et majeure.

“Je suis un simple serviteur qui ne cherche point à être au-dessus des gens. Au contraire, Dieu a fait que pour mon âme, la joie consiste à s’efforcer pour que le monde entier soit sur le même pied d’égalité, et au plus haut des niveaux”⁽⁵⁰⁾ dit Ibn Arabi.

Quant à W. Blake, “son grand devoir, dit-il, est d’ouvrir les yeux immortels de l’homme aux mondes de la pensée, à l’éternité, et de déployer dans le sein de Dieu l’imagination divine”⁽⁵¹⁾.

Certes, des différences existent entre ces deux auteurs, mais leurs méthodes, les thèmes qu’ils développent, les problèmes qui les préoccupent, leurs sources, et leurs buts sont les mêmes ou se rapprochent. Faisant appel aux lumières de l’imagination, en tant que créatrice, et tenant compte de la symbolique du particulier, leurs projets sont ceux d’une idéologie au sens fort et propre du mot, c’est-à-dire une idéologie aspirant, honnêtement, à transformer l’homme mutilé physiquement et moralement en homme parfait ou à l’élever au plus haut des niveaux, en lui ouvrant les mondes merveilleux de cette imagination qui attire l’attention de la philosophie de plus en plus sur elle, depuis que Kant l’a placée au fondement de notre connaissance...

Communication faite à la “Journée d’Etude” de l’Equipe de Recherche, n° 1086 du C.N.R.S. à Paris, le 27 avril 1985, sur le thème : “Idéologie, Imaginaire, Symbolique”

NOTES

- (1) Cf. Jean Fakhouri et Khalil Al-Djorr, *Histoire de la philosophie arabe* (en arabe), Beyrouth, 1966, p. 304.
- (2) Cf. W. Blake, *Poèmes*, traduction et préface par M.L. Cazamian, Aubier-Flammarion, 1968, p. 16.
- (3) Philippe Soupault, *W. Blake*, Ed. Rieder, 1928, p. 9.
- (4) Ibid., p. 17.
- (5) Les “*Fontouhāt*” (*Les conquêtes spirituelles de la Mecque*), T. I., p. 186. Le Caire, 1329 de l’Hégire, abréviation = F.
- (6) Philippe Soupault, op. cit., p. 48.
- (7) F., T. III, p. 456.
- (8) Rousselot, *W. Blake*, Seghers, 1975, p. 44.
- (9) F., T. III, pp. 340-350.
- (10) Ibid. p. 508.
- (11) Cf. P. Boutang, *W. Blake*, Ed. de l’herne, 1970, p. 248.
- (12) J. Chevalier, *Le Soufisme*, Paris, P.F.F., 1984, p. 56.
- (13) Rousselot, op. cit., p. 9.
- (14) F., T. II, p. 313.
- (15) F., T. II, p. 375.
- (16) F., T. III, p. 508.
- (17) F., T. II, p. 306.
- (18) Loc. cit.
- (19) F., T. III, pp. 198, 323, 456.
- (20) Soupault, op. cit., p. 49.
- (21) Henri Corbin, *L’Imagination créatrice dans le Soufisme d’Ibn Arabi*, Flammarion, 1958, p. 144.
- (22) Ibid., p. 159.
- (23) Loc. cit.
- (24) Loc. cit.
- (25) Ibid., p. 158.
- (26) Ibid., p. 6.

- (27) Ibid., p. 141.
- (28) Louis Gardet, "Expérience et Gnose chez Ibn Arabi", in *Mohieddine Ibn Arabi, à l'occasion du 8^e centenaire de sa naissance*, Le Caire, p. 277.
- (29) Loc. cit.
- (30) Loc. cit.
- (31) Loc. cit.
- (32) F. I.II, p. 378.
- (33) Ibid., p. 375.
- (34) Ibid., p. 653.
- (35) Loc. cit.
- (36) Henri Corbin, op. cit., p. 144.
- (37) F., T. II, pp. 222, 661.
- (38) H. Corbin, op. cit., p. 246.
- (39) F., T. II, p. 338.
- (40) F., T. III, p. 449.
- (41) F., T. III, p. 69-70.
- (42) Rousselot, op. cit., p. 6.
- (43) Ibid., p. 115.
- (44) Ibid., p. 99.
- (45) Cf. Jean Chevalier, *Le Soufisme*, Ed. Ré, 1974, pp. 239-40.
- (46) Rousselot, op. cit., p. 92.
- (47) Ibid., p. 69.
- (48) Ibid., p. 68.
- (49) F., T. IV, pp. 492, 547.
- (50) F., T. III, p. 323.
- (51) Soupault, op. cit., p. 51.